

LIOLA

OU

LEGENDE INDIENNE

PAR

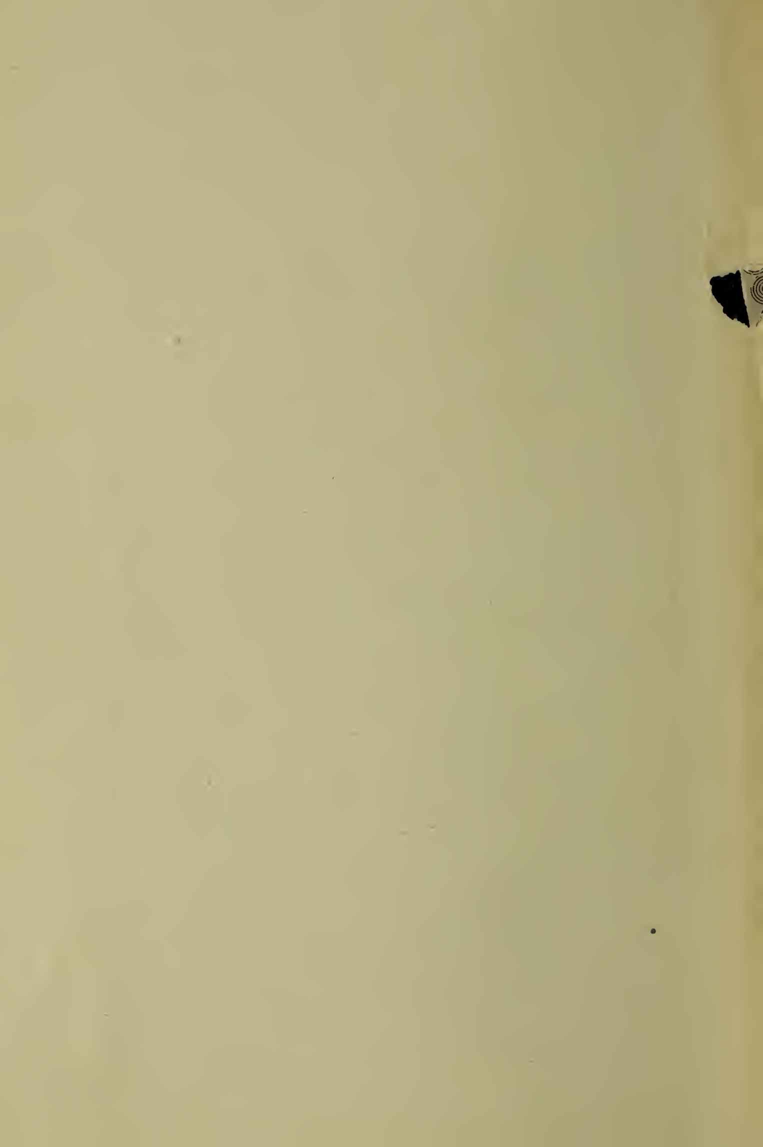
M. J. MARSILE.

"Le salut d'une âme vaut
la conquête d'un empire."
SAMUEL DE CHAMPLAIN



MONTRÉAL,
IMPRIMERIE DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS
MILE-END, P. Q.

1893



en souvenir de ses bontés et …
bien gracieuses heures passées …
l'Auteur

LIOLA

OU

LEGENDE INDIENNE

LIOLA

OU

LEGENDE INDIENNE

PAR

M. J. MARSILE.

"Le salut d'une âme vaut
la conquête d'un empire."
SAMUEL DE CHAMPLAIN



MONTRÉAL,
IMPRIMERIE DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS
MILE-END, P. Q.

1893



PROLOGUE

Pensez-vous à ces jours quand l'Inconnu trônait
Sur les sommets blanchis des montagnes rocheuses,
La tête dans la nue, ou qu'il se promenait
Au bord de nos grands lacs, sous les forêts ombreuses ?
Rien ne troublait alors son éternel repos.
Ses pas foulaient toujours une vierge pelouse.
Le silence berçait son sommeil sur les flots
Et sur ses rêves d'or veillait la nuit jalouse.
Seule, ô blanche rosée, en tombant sur les fleurs,
Tu mouillais sa paupière ! O chants des solitudes,
Seuls, saluez, montant des vastes profondeurs,

Son glorieux réveil de vos divins préludes !
Entre notre Amérique et les mondes connus
S'étendait l'Océan, barrière infranchissable.
O longs siècles d'oubli ! Mais ces jours ne sont plus :
L'inconnu se révèle au courage indomptable.
La voile de Colomb franchit l'immensité ;
Les couleurs de l'Espagne et celles de la France
Sur ces bords inconnus vont flotter à côté
Du drapeau de la Croix, aurore d'espérance !

O Lumière d'en haut éclaire mon esprit,
Comme tu rayonnas sur ces plages nouvelles
Que la nuit de l'erreur si longtemps assombrit !
Donne, sainte Harmonie, à ma muse des ailes,
A ma voix des accents aussi touchants que frais :
Je chante de la foi l'émouvante victoire,
Un poème d'amour éclos sous les forêts,
A la Nouvelle-France une nouvelle gloire !



LE CAPTIF

Comme Léonidas, Daulac, en succombant, [1]
Par sa valeur venait de sauver la patrie.
Aux bords de l'Ottawa, tout guerrier en tombant
Devint le rempart où se brisa la furie
Du farouche Iroquois. O glorieux combat !
De nos lointains déserts nouvelles Thermopyles !
Seul à cette hécatombe, encor jeune, un soldat
Survit, tel un épi sur les plaines fertiles
Reste après la moisson. Des cruels indiens
La fureur est sans borne, et l'enfant de la France
Chancelle sous les coups, saigne sous ses liens.
Devra-t-il renoncer à toi, douce espérance ?

Si Dieu le veut, il est prêt : apôtre ou martyr,
Tel doit être celui qu'ici la France envoie.
Suivi de ses bourreaux, le captif va partir :
Voyez-le, radieux, entrer dans cette voie
Où d'autres le suivront portant haut l'étendard
De la croix et des lis !

Lionel de Versile
Avait reçu du ciel une abondante part
De ces dons qui font la vie heureuse et facile,
Beauté d'âme et de corps : un front que ses cheveux
Ceignaient d'un nimbe d'or, des lèvres qu'un sourire
Ouvrait comme une rose ; à travers ses yeux bleus
On pouvait voir son âme, âme qui ne soupire
Qu'après le sacrifice et l'immortalité.
Le ciel fait ces grands cœurs pour les crises supêmes
Et les marque du sceau de la divinité,
Du signe le plus saint, du plus pur des baptêmes !

Lionel était né pour être un de ces preux.
Jusqu'alors bercé sous le beau ciel de Provence,
A l'ombre des lauriers, il n'était pas heureux.
La neige glacée ou Maisonneuve s'avance[2]
A ses yeux resplendit d'un charme souverain :
L'Inconnu, vers les bois et les grands lacs, l'attire.
Et quand Daulac conçut son sublime dessein
Il se joignit à lui pour voler au martyre ;
Et maintenant il va, seul, mais encor serein,
Aux flammes du bûcher, au poteau du supplice.
Prêt à quitter ces lieux où ses frères sont morts,
Du rapide canot, qui sur le fleuve glisse,
Ses yeux, remplis de pleurs, s'attachent à ces bords
Où dix-sept combattants chassèrent une armée.
Donne-leur une larme, ô brave prisonnier !
Qu'elle soit à leur corps la goutte parfumée
Qui ranime la fleur de l'arbre printanier !
Et la patrie un jour, comptant une victoire,
Dans pareille défaite, à votre souvenir
Elèvera là même un monument de gloire !

Les mourantes lueurs du jour qui va finir
Empourprent l'horizon ; les arbres du rivage,
Dans les flots assoupis, plongent le spectre noir
De leur ombre allongée ; à travers le nuage
Perce l'œil rayonnant de l'étoile du soir.
Protégés par la nuit, les guerriers en silence
Descendent l'Ottawa dont le trop vif courant,
Comme un coursier fougueux qui bondit et s'élance,
En mugissant se mêle aux flots du St-Laurent.
Maintenant les canots remontent le grand fleuve.
Et s'éloignent du mont où grandit la cité
Que l'héroïsme vient de sauver : quelle épreuve !
C'est là que Lionel, par la croix abrité,
A tant de fois rêvé ses beaux rêves de gloire :
Des terres pour son roi, des âmes pour son Dieu
Et pour lui même un nom illustre dans l'Histoire !
A ces rêves si chers, il lui faut dire adieu......

L'aviron des rameurs vient d'effrayer un cygne
Qui monte vers l'azur, comme une vision ;

Et l'œil de Lionel, qui, d'un berceau de vigne,
L'a vu fuir, semble dire en son affliction :
" Mélodieux oiseau, que ne puis-je te suivre !
Tu voles vers ton nid, ce gîte aérien,
Où ta compagne aimante, au retour, de joie ivre,
A ton long cou de neige enroulera le sien ;
Mais, moi, je n'irai plus vers ces lieux pleins de charmes
Où fut mon berceau, nid que m'avait donné Dieu,
Où m'attendent toujours ceux dont les douces larmes
Ont baigné mon front pâle en me disant adieu ! "

Au-dessus des forêts, la lune, belle et pure,
Paraît soudain et trace un sillon argenté
Qui semble être un reflet, au sein de l'onde obscure,
Du céleste chemin, pont d'étoiles jeté
Sur les flots de l'azur ; et Lionel oublie
Que ce sentier, semé d'astres comme de fleurs,
Est celui du Calvaire ; et la mélancolie,
Plus douce que la nuit, assoupit ses douleurs.
Si ses bras sont liés, son âme ouvre ses ailes

Et plane librement en un monde enchanté.
Ces forêts, ces déserts, que longent les nacelles,
Deviennent rayonnants de vie et de beauté :
Des campagnes partout où la moisson se dore,
Des hameaux grandissant à l'ombre de la croix,
Des cités que la main de l'art aussi décore,
Un peuple marchant, fier et jaloux de ses droits,
Vers l'accomplissement de grandes destinées !
Et c'est dans son sang et dans celui des héros
Tombés en combattant que ces œuvres sont nées,
Comme germent les fleurs sur le sol des tombeaux !
O céleste pensée ! O suprême espérance !
Tu vas jusqu'à donner des douceurs à la mort !
C'est toi qui dans tout temps transformas la souffrance
En un chant de triomphe et c'est toi qui rends fort
Et berces aujourd'hui de visions de gloire
Celui qui s'achemine au plus cruel trépas !

Soudain des cris perçants montent dans la nuit noire.
Est-ce l'écho lointain des hymnes des combats

Qui chasse du captif la douce rêverie ?
Non ! c'est tout près, la voix du terrible vainqueur
Que l'orage menace et qui se plaint et prie.
Car les vents déchaînés, comme un infernal chœur,
L'ont fait trembler d'effroi. L'éclair, serpent de flamme,
S'échappe de la nue et siffle sur les flots ;
Et les frêles esquifs, balancés sur la lame,
Semblent parfois se tordre, ainsi que des roseaux,
Et d'eux-mêmes plonger dans le béant abîme.
Pourtant l'enfant des bois, contre les éléments
Qui se déchaînent, lutte, impassible, sublime,
Tandis que Lionel dans les flots écumants
Croit a chaque instant voir s'ouvrir sous lui la tombe
Qui finira ses maux. C'en est fait ! Sous les coups
Du fleuve furieux, chaque rameur succombe.
Le canot est brisé ; les vagues en courroux
Rejettent ses débris sur la rive voisine :
L'Indien disparaît avec un dernier cri.

Mais plus d'un cependant à se sauver s'obstine
Et se cramponne aux bords, tout sanglant et meurtri.

Lionel fut ainsi jeté, comme une épave,
Dans un port qui tendait vers lui des bras amis.
En vain sur le rocher le flot crache sa bave,
En vain le vent rugit comme ses ennemis,
Loin d'eux, paisiblement, sur la rive, il repose.
La tempête bientôt commence à s'apaiser.
Sur son front en passant, chaque étoile dépose
Un rayon de lumière, ainsi qu'un doux baiser.
Descends, chaste sommeil ! Viens clore sa paupière !
Oh ! viens comme, le soir, la nuit succède au jour
Et qu'il s'endorme, heureux, même sur une pierre,
Bercé comme autrefois dans les bras de l'amour !
Le sourire déjà sur son visage jette
Son pur rayonnement : quelle sérénité !
Comme en un lac d'azur, sur ses traits se reflète
Le calme de la mort ou de l'éternité !
Son corps est immobile ; aux choses de la terre
Ses yeux sont fermés ; et tout ce qu'éveillé
Il rêva tant de fois, ô ravissant mystère !
Son regard l'entrevoit, joyeux, émerveillé.
Jacob, en son sommeil, d'une échelle de flamme,

Vit des anges du ciel descendre en souriant :
Et, lui, maintenant sent, libre, heureuse, son âme
Monter vers l'idéal, tel que de l'orient,
Le soleil monte au ciel où son disque s'embrase.
Douce ivresse du rêve ! ô bonheur du sommeil !
C'est le repos du corps ; de l'esprit, c'est l'extase !

Lionel ne voit pas, à l'horizon vermeil,
Que mille flèches d'or de toutes parts jaillissent
Ni n'entend les oiseaux dans les bois reverdis
S'appeler par des chants où leurs cœurs se trahissent ;
Mais une aile en frôlant ses membres engourdis
Ouvre ses yeux au jour et son âme à la vie.
Il veut les refermer, les fermer à jamais
De peur que la blancheur de l'aube soit suivie
D'un réveil qui pour lui n'ait que deuil désormais.
Et pourquoi vivrait-il ? Le bonheur le renie.
Il faiblit un moment sous le poids des malheurs.
L'Homme-Dieu n'a-t-il pas dans sa longue agonie
Comme hésité devant la coupe des douleurs ?

" Ah ! " se dit-il, " si doux est le repos nocturne !
Que ne puis-je dormir le sommeil du tombeau !
Oui ! la terre a beaucoup de trésors en son urne !
Sans doute, après la nuit, le jour paraît bien beau,
Quand tout, purifié sous la fraîche rosée,
Dans des flots de lumière, un instant s'embellit !
Mais lorsque de l'exil la chaîne s'est brisée,
Que le corps au tombeau dort comme dans un lit,
L'âme s'éveille alors pour contempler, ravie,
Les splendeurs du soleil qui n'a pas de déclin :
Plus d'ombres ! Oh ! je veux que l'immortelle vie
En mon être épuisé, comme un fleuve crystallin
Dans le sol desséché, s'épanche goutte à goutte ! "
Hélas ! le temps n'est pas venu pour le repos.
Il faut que des douleurs sa pâle lèvre goûte
Jusqu'à l'amère lie. Ah ! toujours les héros
N'ont pu qu'ainsi monter au sommet de la gloire !

Tout à coup de clameurs la rive a retenti :
Ce sont les ennemis qui chantent leur victoire,

Car le gouffre des eaux n'avait pas englouti
Tous ceux qui voulaient la mort de cette victime.
Depuis longtemps leurs yeux avaient interrogé
La profonde vallée et la plus haute cime
Sans trouver Lionel par les bois protégé.
Mais enfin le voilà : quelle infernale joie !
Ils se jettent sur lui, le meurtrissent de coups :
C'est la hyène qui s'acharne sur sa proie.
Lionel cependant répond à leur courroux,
Tel qu'un chrétien le fait, par la voix du silence.

Leur colère assouvie, ils chargent de fardeaux
Son épaule sanglante, et la troupe s'élance
A travers la forêt qui suspend les rideaux
De sa sombre ramure au-dessus de leur tête.
Des rapides bruyants, ils évitent le cours
Et portent les canots sauvés de la tempête.
Quelle marche pénible avec des poids si lourds !
Pourtant la forêt vierge est bien belle, féerique
A l'œil qui n'a jamais vu pareille beauté !

Ce spectacle est encor l'orgueil de l'Amérique.
La solitude s'offre avec la majesté
Dont l'Eternel voulut parer l'heure première.
Aucun pas humain n'a souillé les tapis verts
Que la mousse déroule au bord de la clairière.
Et la hache jamais n'a fait trembler les airs
De la chute du roi qui règne ici suprême.
Sous ces arbres touffus, tout est mystérieux,
Comme dans un temple où réside Dieu lui-même.
Et ce calme sacré, ce silence pieux
N'est troublé qu'au moment où la nature prie
Par la voix de la brise et celle des oiseaux ;
Ou quand, tordant les pins, la tempête en furie
Fait chanter comme un chœur la foudre et les échos.
Les profondeurs alors jusque dans leurs entrailles
Frémissent, comme une âme, ou d'amour ou d'effroi.
Dans tout ton être aussi, Lionel, tu tressailles,
Et ton pied, sur ce seuil, hésite malgré toi.
Ah ! c'est qu'un pas encore et voilà que tu rentres
Dans le séjour de l'ombre, en un monde inconnu,
Ces retraites des bois semblent être les antres

De la nuit éternelle où jamais n'est venu
Un rayon de soleil, une lueur d'étoile.
Mais cependant parfois la voûte des rameaux
S'entr'ouvre sur le ciel : la forêt se dévoile
Comme un visage frais de vierges aux hameaux.

Il faut partir, enfant de la cité ! Pénètre
Sous ces toits de feuillage où n'entre plus le jour.
Au-dessus de toi, l'arbre à l'arbre s'enchevêtre,
Et leurs longs rangs épais font un noir carrefour.
Au pied rugueux du chêne et du pin, rien ne pousse.
Tu ne foules partout que débris jaunissants,
Que feuillages morts ; mais, dans l'air, quelle odeur douce !
C'est comme sur l'autel un nuage d'encens.........
L'un sur l'autre entassés, ici, des troncs énormes
Dressent de tous côtés d'infranchissables murs
Et le pas, s'éloignant de ces étranges formes,
Ne touche devant lui que des marais impurs.
Les lianes, plus loin, se suspendent aux branches :
De leurs voiles épais les tissus épineux

Retombent jusqu'à terre en vertes avalanches
Et, s'enlaçant au pied, l'attachent de leurs nœuds.

Pourtant là-bas voilà que par une éclaircie
Abonde la clarté, belle comme au retour
Du matin rougissant : la nuit s'est adoucie,
Chaque feuille palpite et de joie et d'amour.
L'œil peut alors monter dans les hauteurs des nues.
Avec l'arbre géant qui va toucher les cieux,
Et, ravi, suivre au loin d'immenses avenues
Où s'engage le rêve au pas silencieux.
Cet éclat soudain, c'est l'éclair dans la nuit sombre :
Il montre au voyageur son pénible sentier,
Donne à ses membres un peu de lumière et d'ombre
Et borde son chemin des fleurs de l'églantier.
Repose, Lionel, sur ses fraîches pelouses
Que le printemps prépare à ton corps languissant,
Et dors sous les berceaux que les vignes jalouses
Semblent sur toi former de leur bras caressant.
Admire à ton réveil le majestueux dôme

Du cyprès, de nos tours le superbe rival.
Mainte fleur dans les airs répand son doux arôme
Et semble étoiler d'or le vert gazon du val :
Respire ces parfums d'une nature chaste.
Trempe ta lèvre sèche à l'onde des torrents
Qui tombent des rochers, et, dans l'espace vaste,
Ecoute retentir les hymnes délirants
Que chante l'oiseau comme en un monde de joie.
Vois, près de l'arbre mort, la tige des ormeaux
Renaître et reverdir ; tout, le long de ta voie,
Parle de vie : espère, oublie ainsi tes maux.





AUX MILLE ILES.

Venise ! je t'ai vue au déclin de ta gloire !
Sur tes palais déserts et tes dômes noircis
Flottait de ton passé l'héroïque mémoire.
C'était à cette heure où les cieux sont obscurcis,
Quand tout paraît mourir sur la terre et sur l'onde :
De la mer et du ciel l'azur gardait encore
Du soleil expirant la lueur rose et blonde,
Et tu semblais sortir de flots de pourpre et d'or
Radieux et plus purs que l'écume divine
D'où naquit l'idéal d'éternelle beauté !
O splendeur magique où l'œil à peine devine
Les vestiges du deuil de ta viduité
Et qui fait qu'aujourd'hui, quand ta vie agonise,
De toi comme toujours les peuples sont jaloux !

Mais ô Saint-Laurent, tu l'as aussi ta Venise,
Reine de ton flot bleu dont les chants sont si doux !
Mille Iles ! oasis flottant sur l'onde claire,
Comme un rêve d'amour, vos verdoyants berceaux
Sont-ils tombés des cieux ? Le jour qui vous éclairé
Ne fait il pas de vous le paradis des eaux ?
Les temps ne sont plus où d'un collier d'émeraudes
Vous enlaciez le cou d'argent du fleuve-roi :
Lorsque dans la cité soufflent les brises chaudes,
Le riche accourt vers vous avec un doux émoi.
Le wigwam a fait place à la fière tourelle.[3]
L'écho ne retentit plus du chant des combats,
Et les vents embaumés emportent sur leur aile
Les cris que l'enfant jette en ses joyeux ébats,
La nacelle, le soir, comme le cygne, vogue
Et s'arrache à regret de ce riant séjour.

Mais jadis vers vos bords cinglait une pirogue :
Un guerrier de vos fils annonçait le retour.
O Mille Iles ! alors vous étiez dans l'attente :
Et chaque arbre à son front balançait une fleur

Et sur vos frais contours la vague palpitante
S'élevait comme un sein gonflé par le bonheur.
Quel cri frappe l'oreille ! Est-ce pour lui répondre
Que les bois et les flots semblent prendre une voix ?
Ainsi qu'un bruit lointain d'orage qui va fondre,
On entendait rugir les chants de l'Iroquois.
Voyez-le ! Des bouquets de plumes sur sa tête
Et sur son corps cuivré plus de mille couleurs !
Son œil est plein d'éclairs : déjà sa main s'apprête
A verser au vaincu la coupe des douleurs.
Chaque esquif paraît sur l'eau voler comme une aile
Sans répondre pourtant à l'ardeur de ses vœux.
Souffle, tiède zéphyre, haleine fraternelle !
Hâte le doux retour, l'heure des doux aveux,
Et tressaillez d'orgueil, vous, îles fortunées !
Ils reviennent vos fils ! ils reviennent vainqueurs !
Et comme aux radieux jour de leurs hyménées,
Que vos voix aujourd'hui forment de joyeux chœurs !
Les Césars n'ont jamais, après une victoire,
Sur leur char triomphal senti plus de fierté :

Les dépouilles d'un peuple, héritage de gloire,
Grossissait leur cortège, et l'immortalité
A leur mémoire ouvrait son temple impérissable !
De la guerre eux aussi vous apportent le prix :
Voyez celui qui vient par vos chemins de sable ;
Ce n'est ni Jugurtha ni Vercingétorix !
Mais c'est le descendant d'un nom qui civilise,
D'indomptables héros le dernier combattant,
C'est un fils de la France, apôtre de l'Eglise !

La foule au port accourt, comme le flot montant :
Ce sont d'abord les chefs aux longs cheveux de neige,
Puis les jeunes guerriers plein de fougue et d'ardeur,
Les mères s'entourant, comme d'un frais cortège,
De leurs filles aux fronts éclatant de candeur.
Qu'ils sont empressés ! Tous se penchent sur la rive,
Pareils à la forêt quand le vent a passé.
Ils cherchent en celui qui vers leurs bords arrive
Soit un père, un époux, un frère, un fiancé.
Mais voilà que les cris de mort se font entendre,

Autant de fois qu'aux champs des guerriers sont tombés :
Une exclamation de douleur semble rendre
Le chagrin sous lequel tous les fronts sont courbés.
Que de braves là-bas gisent dans la poussière
Qui ne sentiront plus les souffles printaniers !
Ecoutez ! Maintenant ce sont les cris de guerre :
Si peu de scalps de blancs ! Comptez les prisonniers :
Un seul pour assouvir la haine dont déborde
Chaque âme en ce moment !

Cependant les vainqueurs
S'avancent fièrement et chacun les aborde.
Faut-il que tant d'absents fassent saigner les cœurs !
" Sois heureux," dit un chef en rencontrant un père :
" Ton fils a combattu comme un buffle indompté."
" Le tien est mort," annonce un soldat à sa mère.
" C'est pour cela, tu sais, que mes bras l'ont porté,"
Répond-elle, essuyant de sa main les deux larmes
Qui voilent son regard et disent son amour ;

Derrière les guerriers, dépouillé de ses armes,
Mais couronné de fleurs, plus serein que le jour,
S'avance Lionel, l'héroïque victime.
Comme on voit voltiger dans la lumière d'or
Les insectes d'azur que la chaleur ranime,
Les Indiens joyeux, en un commun essor,
Semblent autour de lui s'élever dans leur danse.
Leurs longs bâtons de cèdre et leurs rameaux pliants,
Sur ses membres meurtris, s'abattent en cadence.
Mais ne dirait-on pas à ses traits souriants
Qu'avec eux il accourt célébrer une fête ?
Rien ne peut l'émouvoir : tels les pins toujours verts,
Quand le chêne s'effeuille aux coups de la tempête,
Gardent leur fraîcheur sous le souffle des hivers.

Il passe entre les rangs de la troupe ennemie,
Comme un fleuve qui roule avec lenteur ses eaux
Entre les deux bords d'où s'épanche une ombre amie.
La foule arrive au *Bois du sang :* de frais arceaux [1]
Au-dessus des passants arrondissent leur branche ;

De nouveau, sur le sol, aux crânes blancs, des fleurs
Font une bouche rose et des yeux de pervenche.
Comment dans cet éden le serpent des douleurs
A-t-il pu pénétrer et, sur un lit de mousse,
Des victimes jeter, épars, les ossements ?
Des mauvais esprits c'est la haine qui le pousse
Et fait entrer la mort en ces lieux si charmants !

Tout s'apprête déjà pour l'horrible supplice.
On plante le poteau, l'arbre d'Areskoui.
Où fraîche fleur, il faut que le captif pâlisse,
Alors que dans sa force il s'est épanoui.
Le cyprès en monceaux sur le chêne s'entasse
Pour dresser le bûcher : c'est le trône de feu
Qui s'élève dans l'air et de sa flamme embrasse
Le corps du prisonnier rayonnant comme un dieu.
La danse tout autour forme sa longue chaîne
Et chaque main brandit un instrument de mort ;
Chaque bouche, exhalant une infernale haine,
Annonce au condamné quel doit être son sort :

Une voix.

Chante ! ton heure est arrivée,
L'heure des tourments et du feu !
Ne l'as-tu pas souvent rêvée ?
Comme l'aube, elle s'est levée :
Au jour dis ton dernier adieu !

Une voix.

Vas-tu pleurer comme une femme
Ou mourir ainsi qu'un guerrier
Qui chante sur son lit de flamme ?
Ah ! que la torture t'enflamme,
Comme l'amour, de son baiser !

Une voix.

J'admire ta superbe allure
Quand tu marches comme un chevreuil !
A moi ta blonde chevelure !
Que sur ton crâne une brûlure
Enfin abaisse ton orgueil !

Une voix.

Tu peux me sourire à ton aise !
Je me rougirai de ton sang,
Ainsi que du jus de la fraise,
Et, pour le manger, sur la braise,
Je cuirai ton cœur frémissant !

Une voix.

Toi seul de ta bande nous reste.
Mais nos armes bientôt verront
La fin de ta race funeste !
Bois tout son sang, esprit céleste !
Sois le vengeur de notre affront !

Mais, si de Lionel la bouche était fermée
Quand les bois frémissaient du cri de leurs enfants,
Son cœur chantait plus fort que cette foule armée
Et semblait leur jeter ces accents triomphants :

Les miens sont tombés ! mais leur chute
A pour toujours épouvanté
Le peuple qui nous persécute !
Ah ! la barbarie en vain lutte
Contre le droit, la vérité !

Je descends d'une noble race :
Mes pères sont morts pour la croix,
Pour la croix du Christ qui terrasse !
Toujours j'ai marché sur leur trace
Et, comme eux, je meurs, mais je crois !

Pourquoi craindrais-je le martyre ?
Mes nerfs tendus sous votre fer
Peuvent vibrer comme une lyre ;
Mais dans son céleste délire
L'âme triomphe de la chair !

Tout pour le supplice est prêt : les haches rougies
S'attachent en colliers ; l'arbre de la douleur

Porte le fruit humain ; les sanglantes orgies
Viennent de commencer et déjà le jongleur,
Armé de son flambeau, vers le bûcher s'élance
Pour y mettre le feu, lorsque tout mouvement
Cesse à l'instant au sein du plus profond silence.
L'éclair l'a-t il frappé ? Pourquoi soudainement
Tous les regards tournés vers celle qui s'avance ?
Est-ce quelque génie envoyé par le ciel ?
Regardez : on dirait que dans sa contenance
Il n'est rien d'humain, mais que tout est immortel.
Elle apparaît au sein de la danse infernale
Comme une blanche étoile au milieu de la nuit,
Sur sa trace exhalant la senteur virginale
Des fraîches fleurs des bois ; de ses pas le doux bruit
Sur les gazons épais n'est que rythme, harmonie.
Que son corps est léger ! Que son visage est beau !
Son œil limpide est plein de douceur infinie,
Et ses cheveux, plus noirs que l'aile du corbeau,
Tombent sur son épaule en une longue tresse.
C'est Liola, la belle, et fille du grand chef,

Reine de tous les cœurs et des îles maîtresse.
Quel enviable sort et quel immense fief!
Et pour son fiancé que de joie et de gloire !
Elle vient de quitter sa couche de douleur
Et de sa tribu veut célébrer la victoire.
On cherche à l'arrêter, mais, malgré sa pâleur,
Elle approche du bois, de compagnes suivie,
Portant une guirlande et des fleurs en ses mains.
" Ne cessez pas vos chants : votre voix me convie,"
Dit-elle, " au bonheur du retour. Par ces chemins
Je voulais accourir, et ma faiblesse seule
A retenu mes pas ; mais vers vous a volé
Mon âme réjouie..
Est-ce ainsi qu'on m'accueille ?
Pourquoi donc ce silence et ce regard troublé ?
Mon père, où donc es-tu, toi que l'armée envie ?
Viens ! j'apporte le prix promis à tes exploits.
Ah ! qu'un de tes baisers me ramène à la vie ! "

En vain le cherche-t-elle : hélas ! aucune voix
Ne répond à l'appel de sa chaste tendresse
Pas de main ne se tend pour recevoir ses fleurs
Et sur un cœur aimant pas un seul bras ne presse
Liola souriante ! On n'entrevoit que pleurs,
On n'entend que sanglots..
"Quoi !" s'est-elle écriée,
Pâlie et l'œil en feu, " mais où donc serait-il,
Mon père ? Sa vie est-elle sacrifiée ?
Il partit avec vous, et, vous, ô peuple vil,
Vous revenez sans lui ! C'est ainsi qu'on le venge ?
Vous auriez dû plutôt mourir jusqu'au dernier !
Guerriers qu'apportez-vous à sa fille en échange?
Est-ce une chevelure ? Est-ce un seul prisonnier?

"O Liola, pourquoi lancer à notre face
Ces reproches amers ?" lui répond une voix.
"Tu sais, la lâcheté, qu'à nos yeux rien n'efface,
N'a jamais amolli le cœur d'un Iroquois.
Toi, sage autant que belle, aussi brave que bonne,
Tu te laisses tromper par l'excès du chagrin.

Toi-même à ses yeux fis briller une couronne,
Et, nous, comment à son courage mettre un frein ?
Le premier à l'assaut, il vola comme l'aigle,
Quand sur sa proie il fond, éclair dans le ciel bleu.
Mais sa fière valeur, qu'aucune loi ne règle,
Finit par succomber sous les flèches de feu.
Par la foudre des blancs sa voix est étouffée.
Au plus fort du combat, nos guerriers vainement
Tombent pour arracher sa tête du trophée.
Oh ! que sa défaite eut du retentissement !
Prêtes à le venger nos cinq tribus armées
Accourent de partout : on dirait que des bois
Les feuilles en soldat sont toutes transformées.
Pendant sept long soleils nous vidons nos carquois.
Les canots sont brûlés pour mettre tout en flamme.
Des torches à la main, sur des monceaux de corps,
J'escalade les murs et de la race infâme,
Qui nous a combattus, ne trouve que des morts.
Nous les avons vaincus, mais chère est la victoire !
Hélas ! que de guerriers, sur les rameaux flottants[5]

Dormiront pour toujours ! Mais grande est notre gloire :
Jamais nous n'avons vu de pareils combattants.
Et toi, le croiras-tu ? dix-sept visages pâles
Avec quelques hurons nous ont presque défaits !
Que faire ? le jongleur entendit dans leurs râles
Les soupirs d'un génie : effrayés, stupéfaits,
Les guerriers, assemblés pour à jamais détruire
Cette race étrangère, ont tous fui comme nous.
Plus que d'autres, heureux, nous avons pu conduire
Un prisonnier, ici, pour offrir au courroux
De tous nos frères morts une digne victime.

La rose, le matin, livre à l'aile des vents
Ses suaves parfums, et la neigeuse cime,
L'été, s'épanche en pleurs au sein des lacs mouvants :
Comment te refuser, nous, ce fruit de la guerre ?
A toi ce prisonnier qu'attendait le trépas !
Qu'il remplace celui qui tant de fois naguère
Conduisit nos guerriers à d'immortels combats,

Accepte donc l'objet de toute notre haine,
Ce prix de notre sang cet aliment du feu !
Et Lionel alors sentit briser sa chaîne :
C'était la pâle mort qui lui disait adieu.

Il est chez l'Iroquois de touchantes coutumes :
Quand une femme perd le soutien de ses jours—
Adoucissant espoir de telles amertumes ! —
La veuve peut compter sur un autre secours.
Le prisonnier devient membre de la famille.
Il a, qui le croirait, droit aux noms les plus doux :
Aux enfants c'est un père, et, pour la jeune fille—
Doux rêve ! — ce sera, quelque jour, un époux !

Le fier guerrier se prit à sourire à la vie,
Puisque dans ce jour il allait être donné
A Liola que plus d'un jeune brave envie.
Chaque plaie est pansée et son front est orné
Des plumes de l'oiseau, comme d'une couronne.
Un long collier aux grains des plus vives couleurs

S'enroule en plusieurs tours au cou qu'il environne
Comme un lierre ceint l'arbre en ses liens de fleurs.
Autour de sa ceinture une écorce flottante
Se déploie en longs plis et touche ses genoux.
Et c'est ainsi paré, l'âme tout à l'attente,
Qu'est remis Lionel, le soldat fier et doux,
A Liola, qu'un père a laissée orpheline.
Et comme la liane embrasse le cyprès,
La fille de Walha vers Lionel s'incline
Et sur son bras s'appuie, à ses amers regrets,
Mêlant le divin miel que verse l'espérance.
Le peuple à cette vue applaudit à grands cris :
C'est une adoption, c'est une délivrance !
La hache est enterrée et les pleurs sont taris.
La haine tout à coup en amour est changée.

La vierge et Lionel par un sentier fleuri
Descendent lentement la colline ombragée,
Et la tribu les suit, le cœur tout attendri.
Comme à ce couple heureux a souri la nature !

Et comme tout paraît leur dire : "Quel beau jour ! "
L'oiseau chante, volant vers son nid de verdure :
" Liola, comme nous, est aussi de retour ! "
Et l'abeille en sa course, éveillant de son aile
Corolles et boutons par la brise endormis,
Annonce à chaque fleur la joyeuse nouvelle :
L'air s'embaume d'encens à l'aurore promis.
Sur le riant chemin s'incline chaque branche :
Est-ce pour saluer ces jeunes pèlerins ?
Le limpide ruisseau, qui sur l'herbe s'épanche,
Vient réfléchir avec les cieux leurs traits sereins
L'astre du jour a fui, mais, flottante oriflamme,
Un nuage de pourpre arbore ses couleurs,
Comme en signe de joie, à l'horizon en flamme.
Et la lune, malgré ses mortelles pâleurs,
Montre un visage plein de suave tendresse ;
L'une après l'autre, chaque étoile, dans l'azur,
Contemple cette scène et, comme une caresse,
Laisse tomber ses pleurs dans l'air si frais et pur.
Et l'on dirait que tous les yeux de l'empyrée

Se concentrent sur ceux qui s'avancent, portant
Sur leur front un rayon de lumière dorée
Et dans leurs cœurs émus un espoir enivrant.
Ah ! qu'ils sont beaux marchant à cette heure où le rêve
Descend des cieux avec le doux calme du soir !
Quand un astre se couche et qu'un autre se lève
Et qu'après les douleurs l'âme croit entrevoir
L'avenir rayonnant de promesses, de charmes !
Ou même le couchant plus que le jour vermeil !
Ton regard, Liola, brille à travers tes larmes,
Comme pendant la pluie, un rayon de soleil
Eclate en traits de feu sous chaque gouttelette.
Serait-ce donc pour toi l'arc-en-ciel des beaux jours
Qui, comme dans la nue, en ton œil se reflète ?
Et, toi, Lionel, tu ne peux souffrir toujours ?
Une ineffable paix semble d'en haut s'épandre
Sur tout ce qui s'endort, sur la terre et les flots :
Comment ne pas sentir cette bonté si tendre ?
Est-ce ta récompense ? Est-ce enfin le repos ?



LA PÊCHE.

Parmi tout astre d'or qui la nuit étincelle,
Il en est toujours un plus rayonnant aux cieux ;
Sur les gazons, il est une fleur qui recèle,
Plus que d'autres, du miel en ses replis soyeux :
Ainsi sur l'onde flotte une île verdoyante,
Corbeille parfumée, émeraude des flots,
Entre toutes ses sœurs, belle, fraîche et brillante.
Sur ses bords fortunés s'apaisent les sanglots
Qui s'échappent du cœur que l'infortune brise,
Comme expire l'orage en touchant ces doux lieux
Caressés par la vague et bercés par la brise.

Le pied ne foule ici que des gazons moëlleux
Et les arbres partout versent de frais ombrages.
Des sources de crystal, et la nuit et le jour,
Jettent leurs sons perlés à l'écho des bocages
Et l'oiseau leur répond par des soupirs d'amour.
Quelle pure lumière enchante aussi la vue
Et semble revêtir tout d'un charme vainqueur !
Quelle tranquillité se répand de la nue
Sur les bois et les flots et pénètre le cœur !
Oh ! pour faire une halte en cette courte vie,
C'est l'asile rêvé, le reposoir charmant !
Ce silence divin, cette ombre, tout convie
A goûter du bonheur le pur enivrement.

C'est là que Lionel après sa délivrance,
L'âme pleine d'espoir, conduisit Liola.
Ses yeux allaient-ils voir la fin de sa souffrance ?
Le jour après le jour lentement s'envola,
Sans faire pourtant naître une nouvelle aurore.
De Liola le cœur était toujours en deuil.

Le soleil radieux, et sous qui tout se dore,
N'est que dérision s'il luit sur un cercueil.
Comme le drapeau qui sur lui-même retombe,
Quand ne l'anime plus le souffle frais des vents,
L'âme veuve s'affaisse et penche vers la tombe
Où gît tout son amour, et parmi les vivants,
Ah ! comment revenir et leur sourire encore !
Mais des regrets communs rapprochent plus d'un cœur
Et l'on a vu souvent la sympathie éclore
Dans l'œil qui des plaisirs fuit le rire moqueur.
Quand deux ruisseaux voisins descendent la colline,
Ils s'unissent bientôt entre leurs bords en fleurs :
De même le captif et la triste orpheline,
Frappés du même coup, mêlaient aussi leurs pleurs.
Elle sur un héros bien cher versait ses larmes
Et lui dans son exil pleurait sa liberté.
Ainsi que le plaisir la douleur a ses charmes :
Enivrante amertume ! et le cœur attristé,
Comme en des jours brûlants des lèvres altérées,
Veut boire jusqu'au fond ce calice de fiel.

Ah ! que de fois, tous deux — par de calmes soirées,
Leurs humides regards comme fixés au ciel,
Plongeant dans l'infini — cherchaient un autre monde
Qui pût leur rendre un jour ce qu'ils avaient perdus !
Quels doux épanchements dans leur douleur profonde !
O soupirs de deux cœurs en un seul confondus !
Et, quand de l'aube aux cieux brillait la blanche flamme,
Des oiseaux Liola grondait le joyeux chœur :
" Pourquoi donc le jour, quand la nuit est dans mon âme ?
Pourquoi la vie ? ô mort, n'es-tu pas dans mon cœur ! "
Et sa voix exhalait ainsi ses tendres plaintes,
Et tout ce qui vivait lui parlait du tombeau :
Dans l'azur lumineux les étoiles éteintes,
Comme on souffle au matin un pâlissant flambeau ;
Et, sous les pleurs du soir, chaque fleur parfumée
Penchant sa frêle tête ainsi que pour dormir.

Souvent, près d'elle assis, sous l'épaisse ramée,
Lionel ne pouvait s'empêcher de frémir,

A ses accents brûlants, jusqu'au fond de son être :
Quelle force d'aimer dans cette enfant des bois !
Comment tant de grandeur avait-il donc pu naître
Parmi ces indiens si cruels et si froids ?
Ah ! n'était-elle pas une perle cachée
Dans cette obscurité de parages lointains ?
Et lui, qui l'obtenait sans l'avoir recherchée,
En sentait tout le prix, bénissait ses destins.
Il trouvait dans son cœur de suaves paroles,
Un baume plus divin que celui de l'amour.
Elle lui répondait : " Toi seul, tu me consoles.
Il semble en t'écoutant que je pressens le jour.
Parle : tout autre accent que le tien m'importune.
De quel astre inconnu tombe cette lueur ?
Plus douce que, le soir, un rayon de la lune,
Elle éclaire ma nuit, adoucit ma douleur ! "

Cette pure clarté, pénétrant dans son âme,
Emanait du soleil d'une divine foi.

C'était la vérité dont la céleste flamme
La faisait tressaillir d'un indicible émoi :
Car de même que l'œil est fait pour la lumière
Et qu'il s'illumine en revoyant le soleil,
L'intelligence humaine, à la lueur première
Qui vient du ciel, comprend qu'enfin c'est le réveil !
L'ordre en son harmonie aussitôt se révèle,
La certitude fait place au doute accablant,
A tout désir répond l'espérance immortelle !

Bien que des jours de deuil le cours paraisse lent —
Une nuit sans aurore à tout âme qui pleure —
Il ne saurait, hélas ! s'arrêter plus que l'eau
Qui court à l'océan, sa dernière demeure.
Ainsi chaque saison présentait son tableau :
Aux roses du printemps les fruits mûrs de l'automne
Succédaient en gardant un éclat éternel.
A ces mille couleurs, l'œil enchanté s'étonne
Et croit que sur la terre est tombé l'arc-en-ciel.

Oh ! qu'ils sont beaux les bois tout teints d'or et de pourpre,
Ondulant sous le vent, tel qu'un flottant drapeau,
Sous le feu, dans le sang se brunit et s'empourpre !
Quand un hymne d'adieu part de chaque rameau
Et que tout luit soudain dans le ciel et sur l'onde,
Qui ne voit pas encor du printemps les doux traits :
C'est bien sa joue en fleur, sa chevelure blonde !

Plus brillant que le mois de mai, sur les forêts,
Que l'eau du fleuve ceint d'une ondoyante frange,
Octobre avait jeté, comme un manteau royal,
Ses diverses rougeurs et ses teintes d'orange.
C'était pour l'Indien aux manitous loyal
Le signal d'une fête aussi belle qu'étrange,
La pêche du poisson entre tous vénéré, [6]
Du superbe esturgeon, roi des lacs et du fleuve.
Ainsi pour ce grand jour le monde s'est paré :
Les arbres sont couverts d'une parure neuve
Et sous les chauds baisers de chaque rayon d'or,
Comme un prisme agité, l'eau tressaille, étincelle.

Une foule nombreuse anime ce décor.
Les chants montent aux cieux et les yeux cherchent celle
Qui doit—insigne honneur !—épouser le filet.
Voilà que six guerriers et six jeunes matrones,
De peinture portant l'éblouissant reflet
Et leurs candides fronts ceints de fraîches couronnes,
S'avancent pour choisir un époux à leur fils,
Le perfide filet, l'effroi de la rivière,
Qui déjà lance à tous d'invincibles défis.
Des vierges devant eux passe la troupe entière :
Il n'en est sûrement pas de plus belle là
Que celle qui se tait, mais sourit sous ses larmes :
C'est toi, douce orpheline, aimable Liola !
A ta beauté les pleurs donnent de nouveaux charmes,
Ainsi que la rosée embellit chaque fleur.
Lionel aussitôt cède celle qu'il aime,
Et la noce commence au signal du jongleur,
Qui pare Liola d'un brillant diadème.
La tribu dans sa joie ébranle la forêt
Et croise sur le sol ses légères cadences

Ainsi que les plaisirs accourent à souhait
Danser autour du cœur leurs éternelles danses.

Le cortège se rend à l'endroit du départ.
L'épouse, enveloppée en son filet de toile,
Précède les pêcheurs portant chacun un dard
Et des flambeaux de pin pour luire avec l'étoile.
L'esquif qui la reçoit, tout paré de couleurs,
Suivi de vingt canots, passe au milieu des îles
Qui, rochers menaçants ou frais bouquets de fleurs,
Semblent des manitous les féériques asiles.
Mais le fleuve apparaît bientôt dans sa grandeur
Et l'œil salue au loin sa nappe immaculée
Dont les replis d'argent avec tant de splendeur
Se déroulent à travers les monts et la vallée.
Comme un mur, sur ses bords, croissent des bois mouvants
Qui baignent dans les flots leur rameau séculaire ;
Au fond de quelque baie, à l'abri des grands vents,
S'entr'ouvre des oiseaux l'aile triangulaire.

C'est vers un de ces lieux que voguent les pêcheurs.
Du fleuve on a choisi la plus profonde courbe ;
L'écume sur l'eau n'y jette pas ses blancheurs :
C'est comme un clair miroir, et celui qui se courbe,
Dans l'onde voit nager le poisson frétillant.
Chacun se met à l'œuvre et l'on guette au passage
L'esturgeon qui montre à fleur d'eau son dos brillant.
Le dard, que le canot retient selon l'usage,
Paraît dans chaque main et, prompt comme l'éclair,
S'enfonce dans les flancs d'une proie en sa fuite.
L'esquif entraîné fend, pendant quelque temps, l'air ;
Mais il se ralentit bientôt en sa poursuite,
Car le poisson blessé flotte déjà sur l'eau.
Quel mouvement partout et pourtant quel silence !
Les bois encadrent d'or ce mobile tableau
Où, comme un cygne blanc, le filet se balance
Et les dards font jaillir des perles au soleil.

Pas de repos : pendant le jour dûre la pêche ;
Pendant toute la nuit, l'on chasse le sommeil ;

Et, quand l'ombre survient avec la brise fraîche,
Les canots à leur poupe allument des flambeaux.
De leurs groupes pressés tombent des masses d'ombres
Sur la vague rougie : on croit voir des tombeaux
Sortir les manitous tant les figures sombres
Des pêcheurs indiens ressemblent aux esprits.
Les habitants de l'eau, que la lumière attire,
S'offrant de toute part, fuient sous les coups, meurtris.
Les embarcations semblent parfois décrire,
Se croisant en tous sens, des signes infernaux.
On dirait que sur l'onde une chaîne enflammée
Déroule à l'infini ses éclatants anneaux.
Est-ce Loulouka qui jette flamme et fumée
Pour protéger les siens contre les ennemis,
Lui, le dieu des poissons, aux nageoires puissantes !

Mais qui réveille au loin les échos endormis ?
J'entends un cri d'appel et des plaintes perçantes :
Oh ! c'est un de tes coups, ô manitou des eaux.
L'Indien t'a cru voir entraîner la nacelle

Où s'endort Liola sous les légers réseaux
Que le filet sans tache étend au-dessus d'elle.
La barque s'est heurtée à deux canots remplis
Et chavire soudain : la douce fiancée
Disparaît sous la vague aux humides replis.
De ce terrible coup, ah ! toute âme est blessée !
Quel deuil sur cette fête ! O ciel, tends-toi de noir !
Ou plutôt prêtez vos yeux, ô claires étoiles,
Pour qu'en ce gouffre sombre on puisse l'entrevoir.
Tous les bras de douleur tombent comme les voiles,
Quand la brise se meurt sous les feux de l'été :
Si belle tout à l'heure et peut-être un cadavre
A cet instant aussi long qu'une éternité !......
Anxiété terrible ! O désespoir qui navre !
L'œil ne l'aperçoit plus : sur sa tête un peu d'eau
Et déjà tout un monde entre elle et cette terre !
De la mort sur la vie est tombé le rideau
Que les esprits ont fait tout d'ombre et de mystère......

Oh ! vite à son secours ! Accourez, ô plongeurs !
Ils reviennent, hélas ! sans elle à la surface.

Avancez ! Des flambeaux les sanglantes lueurs
Vous guideront au fond des eaux où tout s'efface.
Disputez cette proie aux esprits qui sont là
Pour l'attirer au gouffre où le trépas l'appelle.
Lionel, que fais-tu ? C'est elle, Liola !......
Il s'élance et soudain il revient avec elle !
L'astre levant n'a pas un front plus radieux
Que Lionel sortant des flots avec la vierge
Sur son cœur inclinée : ô fardeau précieux !
Pourtant quelle pâleur, quand des flots elle émerge,
Sur ses traits encadrés de ses longs cheveux noirs !
Ses beaux yeux sont fermés ; mais sa bouche entr'ouverte
Cherche l'air qui lui manque : ô quels ardents espoirs
Remplissent tous les cœurs et sur sa tête inerte
Croient voir ces chauds rayons qui présagent le jour !
Elle est là, sur les bords que le grand fleuve arrose,
Et chacun à la vie appelle son retour :
On soulève sa tête et sur l'herbe on la pose :
Tous les soins inventés par l'instinct maternel
Sont à la fois rendus à la chère victime.

Mais elle est insensible et sourde à cet appel.
Fait-on de vains efforts pour qu'elle se ranime ?
Non ! l'œil vient de saisir un léger mouvement :
Elle va s'éveiller celle qui là repose.
Voyez dans tout son corps comme un tressaillement :
Sa poitrine se gonfle, une teinte de rose
A coloré sa joue et ses yeux sont ouverts !.....
Et dans son âme aussi quelle aube s'est levée !
Si sa vue interroge, un instant, l'univers,
Son cœur dit : Lionel, c'est toi qui m'as sauvée !
O doux cri de l'amour ! ineffable transport !
Que tu sais murmurer de pures harmonies !
L'âme vibre, un instant, comme une lyre d'or :
Est-ce un écho lointain des sphères infinies ?

....

....

Maintenant tout renaît à l'espoir, à l'amour :
La fleur après l'orage ainsi lève sa tête.
Inoubliable nuit, plus belle que le jour,
Tu prêtas ton éclat à l'immortelle fête !

De la retraite alors retentit le signal :
Chaque léger canot en deux lignes se range
Et plus de cent flambeaux au retour triomphal
Ajoutent la splendeur de leur lumière étrange,
Comme pour célébrer le double événement :
Liola, ton salut, et, Nahma, ta défaite !
Des gais chanteurs la voix éclate en son charmant
Que l'écho des forêts aux alentours répète ;
Et le cortège, heureux, sur les flots calmes fuit :
Pour le voir les esprits, que soudain l'hymne éveille,
Paraissent soulever le voile de la nuit ;
Le silence t'écoute, ô chant, douce merveille !

Chantons ! le filet est vainqueur !
Ah ! quelle complète déroute !
Tel l'impitoyable traqueur
Frappe et saisit tout sur sa route,
Il te poursuit, ô roi des flots.

Un instant la belle épousée
A tes coups était exposée,
Mais la nuit entend tes sanglots :
Ta couronne d'or est brisée !

Le filet t'amène captif.
Tu n'as plus qu'un souffle de vie.
En vain ton troupeau fugitif
A sa victoire porte envie :
Contre toi son triomphe est sûr.
Comme de son bras intrépide
Il t'a frappé sous l'eau limpide !
Il pèlera ton dos d'azur
Malgré ta nageoire rapide !

En vain apprennent à nager,
Noble Nahma, tes jeunes veuves :
Elles n'auront que l'étranger
Pour folâtrer au sein des fleuves !
Jamais leurs membres assouplis

Ne guideront ta troupe errante
Parmi le corail amarante !
Adieu ! la mousse de tes lits
Sous une voûte transparente !

O filet glorieux et doux,
Vole au wigwam à tire d'aile,
Heureux comme un nouvel époux,
Aussi léger que l'hirondelle !
L'épouse t'entr'ouvre ses bras
Et déjà ton âme est bercée
Par les rêves de sa pensée !
Vole : tu te reposeras
Sur le cœur de ta fiancée !

Et les chants sur les flots allaient se prolongeant,
Comme un long roulement de vagues d'harmonie ;
Et la lune étendait une gaze d'argent
Au loin sur la forêt, flottante, indéfinie ;
Tandis que de l'azur les mille diamants

Dans l'onde refletaient leurs vives étincelles :
La barque ainsi passait entre deux firmaments,
Comme le messager de célestes nouvelles ;
Et Lionel avec Liola ressentait
Plus qu'aucun autre tout le charme de cette heure.
Et pendant que leur voix pour un moment se tait,
Que chaque rame légère ainsi qu'une aile effleure
L'étincelant crystal des eaux sans le ternir,
Ce que l'un fit pour l'autre en un danger suprême
Revient à leur pensée : à ce cher souvenir
Qui l'a fait tressaillir, Liola sent qu'elle aime
Et ne peut de son cœur taire le doux émoi ;
Et Lionel l'entend en son âme ravie,
Disant avec amour : "Que ferai-je pour toi ?
Oh ! c'est maintenant vie, ô Lionel, pour vie !"



NIAGARA.

Salut, Niagara, cataracte sublime !
Comme la terre tremble au seul bruit de tes pas !
Est-ce un Dieu qui des monts touche encore la cime ?
Ou bien entends-je au loin la rumeur des combats ?
Tes roulements, aussi forts que ceux du tonnerre,
Ces brillants arcs-en-ciel qui couronnent ton front,
Cette nappe d'eau qui, vêtement de lumière,
Tombe jusqu'à tes pieds en ton furieux bond
T'entourent nuit et jour d'une splendeur divine !
Et ta blanche vapeur, en nuages d'encens,
S'élevant dans les airs du fond de la ravine,

T'apporte le tribut d'hommages incessants,
Ainsi qu'à quelque dieu dans un immense temple :
Ah ! dignement tu sers de voile à l'infini !
Et sous ton ombre, l'œil l'entrevoit, le contemple,
Toujours inépuisable, éternel et béni !
Aussi l'enfant des bois, soumis à ton empire,
Dans tes flots entendait la voix du dieu des eaux.
Et, quand venaient les jours où la brise soupire
A l'oreille des fleurs les plaintes des roseaux,
Il t'offrait sur tes bords la victime annuelle : [7]
Une vierge dans tout l'éclat de sa beauté.

Aujourd'hui c'est le tour d'une race cruelle.
L'Iroquois, accouru vers la divinité,
Plein d'aveugle foi, vient offrir son sacrifice.
Des wigwams il avait quitté le doux séjour
Pour conjurer du dieu l'horrible maléfice.
Pas un seul à l'appel ne manquait en ce jour :
Liola ne s'était pas non plus séparée

Du héros, son sauveur, comme font les ingrats.
Que de jours envolés depuis cette soirée
Où Lionel l'avait emportée en ses bras,
Sans briser les liens de leurs âmes fidèles.
A l'automne les bois richement nuancés,
En gémissant avaient vu fuir les hirondelles ;
Puis au souffle du vent, en tous sens balancés,
Comme des papillons blancs, les flocons de neige
Avaient de Lionel enchanté le regard.
De ce premier hiver le virginal cortège
Lui révélait dans sa splendeur un monde à part.
Quand, ô chastes essaims, en étoiles ailées,
Vous descendiez des cieux, il plaignait votre sort :
Il voulait que par vous les cimes soient voilées
Et non la terre d'où la fange infecte sort.
Pourtant, rêveur, parfois sur l'argile glacée,
Il abaissait ses yeux, disant à Liola :
"Qu'elle soit comme toi, pure, ô ma fiancée !"
Et lorsque de blancheur la plaine se voila,
Avec tous les guerriers, il partit pour la chasse,

Vers les pays lointains de l'ours et du castor.
Que de pièges tendus sur la neige et la glace !
Quel bonheur de saisir l'ours caché dans son fort !
D'envahir la cité de l'habile amphibie !
Mais de tels exploits sont mêlés à des dangers :
Et Liola, songeant à la peine subie
Par les chasseurs, cherchait au loin les messagers.
Comme il lui paraissait longs les jours de l'absence !
Que l'amour fait jouir ! mais encor plus souffrir !

Enfin vint le retour, vint la réjouissance !
Vers son île, elle vit Lionel accourir.
C'était à la saison qui chasse les tempêtes
Et qui fait entr'ouvrir les roses et les cœurs.
Le couple allait, heureux, s'unir pendant les fêtes
Qu'aux chutes célébraient les Indiens vainqueurs.
Ah ! que pour eux la vie est pleine de promesses !
Que tous les chants sont doux ! Que l'air est parfumé !
Quel renouvellement ! Quelles pures ivresses
Apporte ton sourire, ô printemps bien-aimé !

Mais pourquoi les beaux jours ont-ils leurs nuits d'épreuve ?
Pourquoi sous le flot clair faut-il frapper l'écueil ?
A la source des pleurs, hélas ! l'âme s'abreuve
Et nos bonheurs toujours s'obscurcissent de deuil !
Pourtant les jeunes cœurs épanouis de joie
Au printemps de l'amour ne savent pas douter :
L'orage menaçant, que l'aquilon envoie,
Dans leur ciel toujours pur pourrait-il éclater ?
Ainsi pensent ceux à qui sourit l'espérance,
Et même à cet instant où leur vie est en jeu.
Mais leurs compagnons n'ont pas tous cette assurance :
Car le conseil sacré doit s'assembler sous peu.
Déjà le peuple accourt sur les bords de l'abîme,
Suivant silencieux, les sentiers escarpés
Et demandant parfois : qui sera la victime ?
Le soleil disparaît. Les cieux sont estompés
De nuages flottant comme des crêpes sombres.
Les bords de l'horizon semblent ensanglantés.
La lune a la pâleur de la face des ombres
Et, seule, éclaire encor ces endroits attristés.

Est-ce que la nature est aussi dans l'attente ?
Veut-elle compatir au cruel coup du sort ?

Cependant le jongleur est entré dans sa tente.
Elle paraît en feu : de la fumée en sort,
Comme monte des toits de bleuâtres spirales ;
Puis bientôt elle tourne ainsi qu'un tourbillon
Et laisse dans la nuit entendre d'affreux râles.
Tout à coup le jongleur, rougi de vermillon,
Le cou ceint de serpents, un hibou sur la tête,
S'avance, brandissant une torche en sa main.
Que va-t-il déclarer ? Comme la foule prête
L'oreille à chaque mot du jongleur inhumain !
"Je l'ai vu," leur dit-il, "le manitou terrible !
Mes regards, pénétrant les ombres de la nuit,
Ont rencontré son œil étincelant, horrible.
Trônant sur son rocher il jouissait du bruit
D'où la vague en hurlant l'acclamait au passage.
Son front avec la brume allait se perdre aux cieux
Et pour exciter des flots l'écumante rage

Son pied semblait sonder l'abîme furieux.
Sa barbe et ses cheveux, comme une blanche neige,
Se mêlaient sur son corps à la mousse des ans.
Je n'osais remuer quand du haut de son siège
Il m'appela vers lui sur les flots mugissants,
Tout mon corps frémissait au souffle de sa bouche.
L'éclair de sa prunelle a brûlé mes cheveux.
Voici ce qu'il a dit : " Pour que ta voix me touche
Apprends à ma tribu qu'en ce moment je veux
Non des fleurs et des fruits, mais une offrande entière :
Alors sur les Hurons un éternel oubli
Planera comme l'ombre au triste cimetière.
Un autre souvenir doit être enseveli
Si, comme leurs aïeux, les fils veulent me plaire :
C'en est un que je hais, celui du Grand Esprit !
Prononcez son nom seul excite ma colère.
Tremblez, ingrats ! hier un parmi vous le prit
Pour son dieu ! "...
Puis soudain un voile impénétrable
Entre sa face fière et la mienne est tombé,

Et je n'ai pu savoir son dessein adorable.
Oh ! chantez, priez donc et tous, le front courbé,
Demandez qu'il désigne à mes yeux une offrande
Qui puisse nous sauver des plus affreux malheurs ?
Oui ! qu'à notre prière, à cette heure, il se rende !
O Dieu des flots, entends nos soupirs, vois nos pleurs !"

Une voix.

Qu'attendre ? puisque tu voiles
Ta face à ton serviteur.
Pourtant les claires étoiles
Obéissent sous leurs voiles
A son regard enchanteur !

Une voix.

Qu'il est puissant sur la brèche,
Quand, près de son front blêmi,
Le guerrier de frayeur sèche !
Que sa main guide la flèche
Vers le cœur de l'ennemi !

Une voix.

Son bras arrête la foudre
Quand elle tombe des cieux !
Et son souffle fait dissoudre
Les monts superbes en poudre,
Comme la neige, à nos yeux !

Une voix.

Mais, frêle fleur qui se fane,
Est le jongleur loin de toi.
Que ta forme diaphane,
Evitant notre œil profane,
Vienne au gardien de ta loi !

Une voix.

O Lonlouka, fais entendre,
Sur les flots tes cris vainqueurs
Et, comme un plante tendre,
Tu verras vers toi se tendre
Nos mains te portant nos cœurs !

Une voix.

Nous t'offrirons nos coquilles,
Ce qui nous est le plus cher ;
Et, s'il le faut, prends nos filles,
Cet espoir de nos familles,
Cette chair de notre chair !

Un silence de mort succède à la prière.
Les eaux baissent la voix et le peuple en suspens
Suti de l'œil le jongleur qui court à la rivière
Et, dans la nuit lugubre, agite ses serpents.
Soudain, tout frémissant, il s'arrête et s'écrie :
" Quel est ce manitou qui s'empare de moi ?
Je le vois, Loulouka ! mais quelle est sa furie !
Dans mes veines mon sang va se glacer d'effroi :
Son doigt me montre aux cieux un signe qu'on adore.
Comme il grandit, enlace en ses bras nos forêts !
C'est le signe odieux des peuples de l'aurore.
Arrêtez ! Qu'ai-je vu ? Déjà nos dieux sont prêts,

Suppliants, à courber le front en sa présence.
Debout ! pour les défendre, ô guerriers Iroquois !
Avec nos dieux vaincus tombe votre puissance !
Mais vos efforts sont vains, impuissantes nos voix :
Pour les fléchir il faut un double sacrifice :
La mort de Liola ! La mort de Lionel ! "
Et chaque mot cruel que dicte sa malice
Retentit dans la nuit, terrible, solennel !
Et la tribu répète, ivre, mais consternée :
" Liola ! Liola ! Lionel ! Lionel ! "
Ce cri couvre la voix de la chute étonnée
Ainsi qu'un écho qui va vibrant, éternel !

....

....

Hélas ! cet oracle est un perfide mensonge
Et par la jalousie au jongleur inspiré.
Hier, il a surpris Liola dans un songe :
Il sait qu'un autre esprit par elle est adoré.
La prière passait sur sa lèvre mi-close
Avec son léger souffle et, sans cesse, ses doigts

Portaient avec amour jusqu'à sa bouche rose
Comme un homme divin, mort sur un bois en croix.
Parfois sur sa figure, il voyait une lutte
Et, comme, le matin, l'ombre s'unit au jour,
Le nom des dieux se mêle à celui qui dispute
Dans son cœur indécis le droit à son amour.
De son éloignement voilà donc le mystère !
Voilà pourquoi toujours maintenant, loin des siens,
Elle murmure un nom qu'elle cherche à lui taire,
Et soupire, hésitante, après d'autres soutiens !

Quel autre spectre aussi devant ses yeux se dresse ?
C'est un visage pâle au long vêtement noir,
Avec un front sévère, un œil plein de tendresse.
On dit que sur ce sol il accourt pour asseoir
D'un dieu crucifié l'impérissable empire.
Son symbole déjà luit des glaciers du nord
Aux bords où le printemps sans cesse vient sourire.
Ce signe entre aujourd'hui, défiant, dans le fort

Qu'au fidèle jongleur le manitou confie.
Il ne peut hésiter à détourner le coup,
Et, sans plus de retard, il faut qu'il sacrifie
Ce terrible ennemi qui pénètre partout :
Ainsi des fiancés la mort fut décidée.

Le peuple ne peut plus sortir de sa stupeur
Et les pleurs de ses yeux tombent comme une ondée.
Pour lui comment douter de l'oracle trompeur ?
Il croit entendre encor la voix de ses ancêtres
Dans le bruit de la vague et le souffle du soir :
Ses dieux parlent toujours par la bouche des prêtres.
Pourtant dans bien des cœurs pénètre un vague espoir :
Au milieu des sanglots, on entend : " Grâce ! grâce !
Du chef sauvez la fille, ô jongleur tout puissant !
C'est la fleur des tribus, c'est l'espoir de sa race ! "
" Pour elle, s'il le faut, esprit, prends tout mon sang ! "
Dit une vierge qui n'a pas vu quinze neiges.
" Jamais ! " répond sa voix roulant dans le lointain.

" Insensés ! voulez-vous donc me tendre des pièges ?
Jamais mon pouvoir n'a pu changer le destin ! "

Jusqu'alors Liola parut pétrifiée :
Les yeux hagards, le front pâle comme la mort.
Mais, quand toute pitié fut ainsi déniée
Par les sombres esprits et le jongleur d'accord,
Elle ferma ses yeux et, la tête penchée
Vers son cœur presque froid, s'affaissa sur le sol,
Comme une tendre fleur que le fer a tranchée
Et son âme, un instant, parut prendre son vol !





LE SACRIFICE.

Liola s'éveilla comme après un long rêve.
Les prés verts sous ses pas semaient encor des fleurs
Et la chute toujours chantait haut sur la grève.
Mais elle lut son sort dans tous les yeux en pleurs.
Pour elle et pour lui quel coup ! La mort les rassemble,
Comme lie une gerbe, au champ, le moissonneur.
"Comment vivre sans toi ? Non ! Non ! mourir ensemble,"
Dit-elle à Lionel, "c'est encor le bonheur !"

Etre uni dans la mort ainsi que dans la vie
C'est le rêve des cœurs que rapprochent l'amour :

L'union éternelle au bonheur les convie ;
Mais toute autre pour eux n'est qu'ivresse d'un jour.
La séparation vient, mortelle agonie !
Arracher du rameau ce nid d'oiseaux chantants,
Briser ces doux accords de la même harmonie
Partager d'une chair les membres palpitants.

Des mourants la prière allait être entendue.
A passer en ce monde, ils n'avaient plus qu'un jour.
Une île pleine d'ombre et comme suspendue
Sur les grondantes eaux fut leur dernier séjour.
Ils vont par ces sentiers où comme eux, à la veille
De leurs adieux sans fin, d'autres avaient passé.
Il leur semble entrevoir une ombre qui s'éveille :
Que sous les bois son front paraît pâle et glacé !
Que son regard est triste ! Ah ! sans doute c'est celle
Qui vint ici gémir à son dernier printemps.
Le rameau d'une pluie odorante ruisselle :
Ses pleurs ainsi des yeux jaillissaient tout le temps ;
Et, dans l'air, ces soupirs ne sont-ce pas ses plaintes ?

Liola s'écriait : " O funèbre séjour,
Conserve de nos pas les légères empreintes,
Dans la voix de tes flots nos doux serments d'amour !
A cette heure demain nos bouches seront closes,
Nos pieds ne fouleront plus ces riants gazons "......
Et le long des sentiers sa main cueillait des roses
Et ses yeux se tournaient vers les bleus horizons.
" Etre pleine de vie et tout à l'heure morte !......
Le corps que tu soutiens sera donc ballotté,
Comme une épave qu'au large la vague emporte !
Et ces yeux enivrés de ta fière beauté
Oh ! seront pour toujours fermés à la lumière !
Mourir, ô Lionel, mourir ! y penses-tu ?
Esprits cruels, pourquoi voulez-vous ma poussière ? "
Et son corps s'affaissait frissonnant, abattu.

" S'il n'était au-delà d'ici-bas d'autre vie,
Liola, l'avenir serait désespérant, "
Répondait Lionel. " Ah ! mais tout nous convie
Au jour qui ne meurt point ! En toi, même en mourant,

Contre l'affreux néant ton âme se rebelle :
Elle veut le bonheur, aspire à l'infini !
La terre, que tu vois si rayonnante et belle,
De l'éternel séjour n'est qu'un reflet terni.
Il faut mourir ! Pour nous, quand l'heure est devancée,
S'il est d'amers regrets, c'est que la mort nous prend
Un de ces courts bonheurs dont l'âme s'est bercée ;
Mais l'éternité, crois-m'en, bientôt nous le rend.
La graine que ta main confiait à la terre
Devait-elle y rester sans vie et sans réveil ?
Non : à chaque printemps, — attendrissant mystère !—
Elle sortait du sol pour fleurir au soleil.
Quand tout meurt pour renaître, il faut mourir pour vivre !
Comme l'insecte ailé qui, brisant sa prison,
Vers le ciel prend l'essor et de soleil s'enivre,
Quelque chose au tombeau soulève le gazon
Et l'esprit, déployant des ailes immortelles,
S'envole vers l'azur, vers la félicité !
Des divinités qui, pour nous, sont si cruelles —
Je te l'ai dit déjà — ne sont que fausseté.

Non ! ce n'est pas ainsi qu'un Dieu conquit la terre :
Il ne vint pas verser notre sang, mais le sien.
Et mourut sur la croix, victime volontaire.
Juge donc, par sa mort et la tienne, combien,
O Liola chérie, il dut aimer les âmes !
Et c'est en l'écoutant que les miens sont venus
Sur vos bords éloignés planter leurs oriflammes.
Ah ! qu'aimer dans nos corps si fragiles et nus,
Un moment colorés des rayons de l'aurore,
Mais livides bientôt, à tous, objet d'horreur ?
Oui ! comme le nuage à l'occident se dore
Et du soleil revêt l'éclatante splendeur,
Tes yeux toujours si purs, ton céleste sourire
De ton âme un instant empruntent la beauté.
Mais que sera demain cette chair que j'admire ?
Ton âme, ce rayon de la Divinité,
Seule lui survivra, radieuse, immortelle !
Voilà ce qu'en toi j'aime et plus que tout mon sang :
Et m'en séparer, dis, la mort le pourra-t-elle ? "

“ Non ! Lionel, jamais ! Mon cœur aussi le sent,”
S’écriait Liola, “ comme ta foi l’assure.
Je n’hésiterai plus : ton Dieu sera mon Dieu !
De mon âme, ta main lavera la souillure.
Avant que de mourir — ah ! je t’en fais l’aveu
A cette heure suprême — il faut que je devienne
Par l’eau digne de toi, digne du Créateur.
C’en est fait, Lionel, tu me verras chrétienne,
Et nous ne ferons qu’un par l’esprit et le cœur ! ”

De tant d’émotions leurs âmes étaient lasses.
Leur voix aussi se tait comme le bruit du jour.
La douce obscurité, descendant des espaces,
Enveloppe le ciel et l’île tour à tour.
O nuit, qui viens porter le silence à la terre
Et verser dans le cœur des malheureux l’oubli,
Entoure ce rivage et d’ombre et de mystère
Et sur eux de ton voile étends le sombre pli
Afin que leur paupière à ce monde soit close

Et que de songes d'or se bercent leurs esprits !
Et toi, bruit solennel de la chute, repose
Un instant ces deux cœurs par le malheur aigris.
Endors.les à ton chant, comme en ses bras la mère
Endort l'enfant rieur de ses tendres accents :
C'est le dernier sommeil de leur vie éphémère,
Leur dernière caresse aux rêves caressants.

Comme le ciel s'emplit de paix et de ténèbres,
Leurs sens sont pénétrés de calme et de repos.
De leurs esprits s'enfuient les images funèbres
Et Liola bientôt étouffe ses sanglots ;
De Lionel l'âme est triste, mais résignée,
Et le sourire effleure encor ses pâles traits.
De célestes lueurs sa paupière est baignée :
Ah ! c'est que sa pensée, oubliant ses regrets,
S'envole, comme au ciel l'hirondelle s'élance !
A l'heure des adieux, il veut encor revoir,
Par delà l'océan, son doux pays de France,
Baiser sa mère ainsi qu'il le faisait, le soir,

Et presser dans ses bras le dernier de ses frères.
Un ange rose et blond, riant dans son berceau !
Qu'il est doux d'embrasser des têtes aussi chères,
D'errer comme autrefois au bord du clair ruisseau
Qui vit nos premiers pas, refléta nos sourires,
D'éveiller les échos qui redirent nos cris
Aussi joyeux alors que la voix des zéphyres !
Oh ! comme vous chantez dans nos cœurs attendris,
O touchants souvenirs du lieu qui nous vit naître !
Charmantes visions de jours évanouis,
Quand vous revenez, qui ne peut vous reconnaître ?
L'âme se fond d'amour et les yeux réjouis
Comtemplent la fraîcheur de la première aurore
Et tout ce qu'ici-bas est comme notre ciel !

Ainsi qu'un papillon, dont l'aile vient d'éclore,
Va des fleurs à l'azur, l'âme de Lionel
Du frais berceau s'envole à la croix de la tombe.
Longtemps elle erre, heureuse, en ce doux paradis,

Lorsque son vol s'abat semblable à la colombe
Qu'un chasseur a blessé au sein des bois verdis.
Ah ! c'est que ce bonheur n'est qu'un riant mensonge,
Que son aile se heurte à la réalité !
C'est bien la voix des flots qui là-bas se prolonge
Et qui dans son oreille a, comme un glas, tinté......
Non ! ce n'est pas le ciel de sa chère Provence,
Son clair ruisseau qui court sous l'amandier fleuri,
Ce ne sont pas les lieux aimés de son enfance !......

Pourtant quelle nature à ses yeux a souri !
Le rivage escarpé de pins verts se parfume,
La chute devant lui dénoue au chaud soleil
Sa robe d'émeraude et de flottante écume,
Car de l'orient a jailli le jour vermeil :
Tout s'éveille et l'air frais frémit de chants et d'ailes.

Quelle est celle qui dort sous ces berceaux en fleurs ?
Ce n'est pas un enfant voilé de ses dentelles

Ni sa mère dont ses baisers ont bu les pleurs,
Oh ! non ! c'est Liola, l'innocente victime,
Qu'il a laissée, hier, dans les bras de la nuit.
Quelle sérénité son front candide exprime !
Qu'une pure lumière autour d'elle aussi luit !

Mais au lever du jour, d'une aurore divine,
Le sacrifice doit pour eux se consommer.
Toute à cette pensée, hélas ! elle devine,
A la main qui la touche, en s'entendant nommer,
Que tout est bien fini, que c'est l'heure fatale !......
Et comme la nature au baiser du soleil
S'éveille, éblouissante, allègre, virginale,
Aux yeux de Lionel, elle sort du sommeil
Plus que jamais aimable, et fraîche et reposée.
" Ami, c'est ta voix qui m'appelle pour mourir !
Ah ! lorsque chaque fleur s'entr'ouvre à la rosée,
Mon âme à son matin ne pourra pas fleurir !
Et plus qu'elle pourtant tu dis que je suis belle
Et plus doux que son miel est pour toi mon amour.

Vois donc comme l'azur de pourpre et d'or ruisselle !
Faut-il qu'un jour si beau soit notre dernier jour ? "

" Le dernier ici-bas ; le premier dans un monde
Où la clarté," lui dit-il, " jamais ne s'éteint.
Que sont toutes les fleurs de la terre féconde,
Les gouttes de rosée où le ciel bleu se peint,
Les notes que l'oiseau dans l'air limpide égrène,
Auprès de la beauté de cet autre séjour
Où l'âme s'embellit de lumière sereine
Et soupire les chants de l'éternel amour ?
Oui ! sans doute qu'il est dûr de quitter la vie,
Surtout lorsqu'en tes yeux elle vient m'éblouir !
Mais volontiers je l'offre et je la sacrifie
Pour le salut des tiens : puissent-ils en jouir !
Ah ! qu'avec notre mort une autre ère commence
Pour tout ce continent par l'erreur habité !
Que notre jeune sang soit comme une semence
Qui fasse épanouir l'amour, la vérité !

Quelque chose me dit que, semblables aux astres,
Les lumières du Christ iront du monde ancien
Jusqu'à ce nouveau monde à l'heure des désastres,
Et qu'en elles, trouvant un céleste soutien,
Les peuples formeront des familles de frères,
Fonderont sur ce sol des empires puissants ! "

Cependant la tribu, malgré des vents contraires,
Entoure déjà l'île en ses canots glissants :
Car le jongleur a craint de voir s'enfuir sa proie.
Le premier de la troupe, il entre dans le port
Et vers les condamnés, à la hâte, il envoie
Ceux-là dont la main doit les parer pour la mort.

O funèbre parure ! O perfides guirlandes !
On couvrait la victime ainsi jadis de fleurs :
Sous les lis du vallon et les roses des landes,
A l'œil des dieux jaloux, elle cachait ses pleurs.

Pour leurs fronts purs qu'est-il besoin d'une couronne?
De colliers pour leurs cous par l'amour enchaînés?
Lentement la tribu pourtant les environne
Et s'avance vers eux, les regards détournés.
Voyez cette tunique et ces plumes si blanches,
Ces habits ravissants comme la pureté :
Ne semblent-ils pas pris à la neige qu'aux branches
L'hiver suspend et faits pour orner la beauté ?

Que les temps sont changés ! Cette fraîche parure,
Destinée au grand jour, servira de linceuls,
Et ceux, que des amis, un tendre amour conjure
De rester en ces lieux, bientôt partiront seuls......
Oh ! mille voix avec des soupirs et des larmes
Font entendre déjà leurs lamentations.
Que l'hymne des adieux apaise leurs alarmes,
Comme la mer s'endort au chant des alcyons !

A LIOLA.

Chœur des Vierges.

Que nous avons cueilli de roses
Pour toi, Liola, notre sœur !
Vois : leurs lèvres fraîches écloses
Avaient des tiennes la douceur.
Seule ta pure haleine égale
Les doux parfums que leur pétale
Laisse à la brise s'envoler.
Oh ! sur ta couche nuptiale
Aux lis nous voulions les mêler !

Et, semblable à ces fleurs chéries,
Tu ne verras pas d'autre été...
Mais, comme leurs couleurs flétries,
Bientôt pâlirait ta beauté.
Console-toi : car ta jeunesse
Fuit avant que la douleur naisse.
Tu vas mourir en ta fraîcheur
Et sans qu'une tache paraisse
Sur ta virginale blancheur !

CHŒUR DES MÈRES.

Tu ne verras pas te sourire
La bouche rose d'un enfant !
Comme, au lac, l'étoile se mire,
Jamais ton regard triomphant
Ne luira dans son œil humide !
A ton beau cou son bras timide
Ne pourra pas, chaîne de fleurs,
Suspendre sa forme candide
En ses doux gestes cajoleurs !

Ah ! ignore le nom de mère :
Un fils ne te doit pas le jour.
Mais, en cette douleur amère,
Console-toi : si son amour
A des heures pleines de charmes :
Au cœur qu'il apporte d'alarmes !
Tes yeux rougis auraient pleuré
Peut-être, un jour, toutes leurs larmes
Sur son corps froid, défiguré !

A LIONEL.

Chœur des Vieillards.

Tu n'atteindras pas la vieillesse !
Non ! jamais comme les soleils
Ne viendra briller ta sagesse
Au milieu de nos grands conseils !
Et, de l'esprit sublime siège,
Ton front ne ceindra pas la neige
Des couronnes de cheveux blancs :
Tu passeras sans un cortège
Pour soutenir tes pas tremblants !

Mais que l'expérience est chère !
Et qu'elle coûte de soucis !
Console-toi : car sur la terre
Il est tant de cœurs endurcis !
Bientôt dans ce désert aride
Le malheur marque au front sa ride,
Prend nos doux espoirs en lambeau
Et les ans de leur main livide
Courbe le corps vers le tombeau.

Chœur des Guerriers.

Que nous voulions à la victoire
Conduire avant longtemps tes pas !
Et des ivresses de la gloire,
Avec la hache des combats,
Enivrer ton âme indomptable !
Sous ton tomahack redoutable
Seraient tombés les ennemis,
Tels qu'un puissant jongleur accable
Les dieux, par son souffle endormis !

Et couvert de leurs chevelures
Tu guiderais les prisonniers !
Et quel plaisir, sous les brûlures,
De les tuer jusqu'aux derniers !
Mais console-toi : la défaite
Souvent à l'ennemi nous jette.
Que ta mort apaise les dieux !
De la tribu qui vous regrette,
Tous deux, recevez les adieux !

A ces tristes accents succèdent le silence
Qui vient parfois glacer la nature d'effroi.
Le canot de la mort est là qui se balance
Et des esprits s'empare un indicible émoi.
A travers les guerriers, marchant vers les abîmes,
Recouvertes de fleurs et de leurs habits blancs,
S'avancent maintenant les augustes victimes ;
Et toutes deux ainsi se meuvent à pas lents,
Comme une vision qui vient de l'autre monde.

Que vois-je ? A peine aux bords leurs pieds ont-ils touché
Qu'aussitôt Lionel plonge sa main dans l'onde
Et, verse, radieux, sur le doux front penché
De celle qui l'attend, l'eau régénératrice !
O spectacle sacré des rives du Jourdain,
Tu reparûs alors aux bords du précipice.
Et l'œil crut voir planer encor l'oiseau divin !
L'astre du jour lançait ses lumineuses gerbes
Et, comme si les cieux se fussent entr'ouverts,
Tout rayonna soudain : depuis les monts superbes

Jusqu'au profond abîme en ces lointains déserts ;
Et dans l'espace, où la vapeur va se dissoudre
En nuage argenté, qu'ai-je donc entendu ?
Est-ce ta voix, Dieu, qui, comme un éclat de foudre,
A de l'éternité de nouveau répondu ?
Que cet acte sembla solennel et sublime !
De l'immense merveille empruntant la grandeur
Lionel apparut tel que, sur une cime,
L'élu vers qui le ciel abaissait sa splendeur.
Ministre de la grâce, il confère une vie
Plus précieuse encor que celle qu'ici perd
Sa chaste Liola. Que son âme est ravie !
Pour elle bien des fois son cœur avait offert
Son riant avenir, tout ce que l'homme envie :
Et voilà qu'en ce jour ses vœux sont accomplis,
Que de l'onde elle sort comme l'or de la flamme.
De quel nouvel éclat ses traits sont embellis !
C'est qu'un rayon divin se reflète dans l'âme
Ainsi que le soleil dans le cristal des flots.
Et maintenant il n'est plus rien qui les sépare :

C'est l'union de l'âme ! Et leurs désirs éclos
Vont chercher l'infini tels qu'une voile, un phare.
Comme instinctivement leurs mains se sont tendues.
Leurs voix, obéissant à ce brûlant transport,
Dans un même soupir sont aussi confondues :
" A toi seul pour toujours ! A la vie ! à la mort ! "
Se jurent-ils l'un à l'autre en quittant la rive.

Le jongleur s'est tourné vers le Père des eaux
Et prie, en regardant le couple à la dérive.
De ses mains tout à coup partent deux blancs oiseaux.
" O manitou ! " dit-il, " reçois ce sacrifice.
Puisse-t-il monter, mieux que ces ailes, vers toi !
O Niagara, sois-nous pour toujours propice !
Nous sommes tes enfants et, toi, sois notre roi ! "

Et là-bas le canot s'éloigne des rivages......
Déjà loin sur les eaux, plus rapide qu'un trait,
Et comme deux lis qui, battus par les orages,

Se penchent l'un vers l'autre, aux spectateurs paraît
La forme des époux dont les tremblantes têtes
Cherchent à s'appuyer sur leurs cœurs frémissants.
Et l'écume à leur côté jaillit des blanches crêtes,
Comme en signe d'adieu—baisers retentissants !
Tandis que devant eux un nuage de brume
S'ouvre au souffle des airs en un flottant linceul :
C'est pour les recevoir ! Ici la chute inhume

Les corps qu'elle engloutit sous son terrible écueil.
Ils ont atteint la courbe et, sur le gouffre immense,
Se penchent un instant, puis regardent le ciel......
Et tout est fini !...
Non ! maintenant tout commence ! !
O terre, ne prends pas pour eux ton deuil cruel.
Exhale, voix des flots, ton hymne triomphante !
Vapeur, laisse flotter ton voile virginal !
Car aujourd'hui la mort au bonheur les enfante.
Ces colombes, là-haut, fendant l'air matinal,
Pour se trouver un nid aux îles de lumière,

Ne sont pas les oiseaux tout à l'heure échappés :
Ce sont leurs âmes qui changent notre poussière
Pour ces mondes d'azur longtemps anticipés.
La terre disparaît : tout ce qui naît et change,
Et meurt avec le jour. Pour eux le temps n'est plus
Et, s'envolant aux lieux des plaisirs sans mélange,
Ils laissent de la chair les langes superflus :
C'est la fin des soupirs ! c'est la noce éternelle !
Comme l'insecte d'or par la brise emporté,
L'amour en ses élans les soutient sur son aile :
C'est la vie et la joie et pour l'éternité !
Pourraient-ils regretter ce qu'ici-bas s'altère ?
Le bonheur, c'est la fleur, au parfum immortel,
Dont le tendre bouton s'entr'ouvre sur la terre,
Mais ne s'épanouit qu'au souffle pur du ciel !



NOTES.

(1) En 1660, seize jeunes Français, commandés par Daulac, furent attaqués par sept cents Iroquois, dans un méchant fort de pieux, au pied du Long Sault, avec l'aide d'une cinquantaine de Hurons et d'Algonquins, ils repoussèrent tous les assauts pendant dix jours. Mais abandonnés à la fin par la plupart de leurs alliés, ils ne purent résister à une attaque et succombèrent. L'un des quatre Français qui restaient encore avec quelques Hurons, lorsque l'ennemi pénétra dans l'intérieur du fort, voyant tout perdu, acheva à coup de hache ses compagnons blessés, pour les empêcher de tomber vivants entre les mains du vainqueur. Le dévouement de Daulac arrêta les premiers efforts d'un orage qui allait fondre sur le Canada, car les ennemis qui avaient essuyé des pertes très considérables, furent si effrayés de cette résistance, qu'ils abandonnèrent une grande attaque qu'ils venaient faire sur Québec, où la

nouvelle de leur approche avait répandu la consternation. Après s'être emparés de cette ville, leur projet était de se rabattre sur Trois-Rivières et sur Montréal, et de mettre tout à feu et à sang dans la campagne...... (GARNEAU, *Histoire du Canada*).

(2) M. Chaumeday de Maisonneuve fonda en 1642 la ville de Montréal qui fut alors nommée *Ville-Marie* et est aujourd'hui la métropole commerciale du Canada.

(3) La partie du fleuve St-Laurent, qui se trouve à l'est du lac Ontario, est remplie d'un grand nombre d'îles aux formes les plus variées. Sur plusieurs d'elles sont construites maintenant d'élégantes villas qui servent de résidences pendant l'été.

(4) Au centre de ce bois s'étendait une arène, ou l'on sacrifiait les prisonniers de guerre.

(5) Plusieurs tribus sauvages avaient l'habitude de placer leurs morts sur des branches d'arbres et c'était un déshonneur que de les laisser gîsant dans la poussière.

(6) La plus célèbre de toutes les pêches était celle de l'ésturgeon. Elle s'ouvrait par le mariage du filet. Six guerriers et six matrones portant ce filet s'avançaient au milieu des spectateurs sur la place publique, et demandaient en mariage pour leurs fils, le filet, une jeune fille qu'ils désignaient.

Les parents de la jeune fille donnaient leur consentement et le couple était marié par le jongleur avec les cérémonies d'usage : le doge de Vénise épousait la mer !

Des danses de caractère suivaient le mariage. Après la noce du filet on se rendait au fleuve au bord duquel étaient rassemblés les canots. La nouvelle épouse, enveloppée dans le filet, était portée à la tête du cortège ; on s'embarquait après s'être menu de flambeaux de pin.

A l'entrée de la nuit, on allumait dans les pirogues des flambeaux dont la lueur se répétait à la surface des eaux.

A minuit le jongleur donnait le signal de la retraite.

On chantait alors l'épithalame du filet : le filet dans toute la gloire d'un nouvel époux était déclaré vainqueur de l'esturgeon. (Châteaubriant. Voyage en Amérique).

(7) Les Indiens avaient une religieuse vénération pour la chute Niagara, qu'ils regardaient comme une vraie divinité. Ils lui témoignaient leurs adorations en jetant leurs calumets, des colliers et d'autres objets dans les rapides et l'on dit qu'ils se croyaient obligés d'offrir tous les ans à l'esprit de la cataracte le sacrifice de deux victimes.

TABLE

ERRATA.

Page	1,	Vers	11.	Saluiez	au lieu de	saluez
“	2,	“	5.	Inconnu	“ “	inconnu
“	3,	“	9.	Indiens	“ “	indiens
“	4,	“	14.	suprêmes	“ “	supêmes
“	5,	“	4.	où	“ “	ou
“	12,	“	12.	cristallin	“ “	crystallin
“	21,	“	17.	au	“ “	aux
“	22,	“	2.	Grossissaient	“	Grossissait
“	33,	“	4.	Hurons	“ “	hurons
“	34,	“	2.	sang,	“ “	sang
“	40,	“	3.	cristal	“ “	crystal
“	42,	“	4.	ceux	“ “	ce
“	43,	“	5,	avait-elle	“ “	avait-il donc
“	43,	“	4.	Indiens	“ “	indiens
“	56,	“	8.	cristal	“ “	cristal
“	60,	“	8.	ils	“ “	il
“	62,	“	17.	Dont	“ “	D’où
“	66,	“	8.	Suit	“ “	suti
“	77,	“	4.	Endors-les	“ “	Endors les
“	86,	“	18.	Courbent	“ “	Courbe
“	88,	“	1.	succède	“ “	succèdent
“	91,	après 8e vers pas d’alinéa.				